

gion d'Antibes, qui reste à Civita-Vecchia, pour protéger l'arrivée incessante des volontaires français, belges, suisses et espagnols.

On nous communique plusieurs lettres adressées par un zouave pontifical à ses parents qui habitent Roubaix. Nous en extrayons les passages suivants :

Vendredi, 11 octobre.

Nous apprenons la nouvelle d'un combat qui a eu lieu la veille à Subiaco. Le lieutenant Desclée, de Roubaix, faisait une patrouille dans les environs de Subiaco ; il apprend qu'une bande de garibaldiens s'avance ; aussitôt il se décide de les attaquer avec les zouaves qu'il avait. Le combat s'engage : c'est un combat acharné, corps à corps à la baïonnette. Le chef de la bande apercevant Desclée, lui tire deux coups de fusils à 20 pas ; aucun ne l'atteint. Au même instant, un garibaldien faisant semblant de se rendre, roule dans les pieds de Desclée, le fait tomber et lui donne trois coups de couteau, un au front, un à la poitrine et un à la main ; un quatrième heureusement est paré, grâce à sa sacoche. Alors, Desclée a encore la force de se soulever, tire son revolver, en décharge deux coups dans la tête du chef de bande et l'étend mort. Sa blessure à la poitrine était assez grave, mais je crois qu'actuellement elle va bien. Les garibaldiens laissèrent 3 morts et 15 prisonniers.

Lundi, 14 octob.

Nous apprenons ce matin le combat héroïque qui a eu lieu entre 80 zouaves et 1200 garibaldiens. Le lieutenant Guillemain dont vous avez dû entendre parler bien souvent, l'un des héros de Castellardo et guéri presque miraculeusement d'une blessure mortelle, commandait 80 hommes de la 5<sup>e</sup> compagnie du 2<sup>e</sup> bataillon. Son courage allait jusqu'à la témérité. Voyant les garibaldiens maîtres de Monte Libretti, il voulut les faire d'éloger pour se mettre à leur place. A la tête de ses 80 hommes, il attaque la ville qui est sur une montagne ; mais, quoique de 80 carabiniens contre 1200 garibaldiens. Impossible d'avancer. Les zouaves repoussés une première fois, descendent de la montagne. Arrivés là, ils se regardent honteusement et la rage au cœur : comment, s'écrient-ils, sera-t-il dit que les zouaves ont été battus ? Non, c'est une honte que nous ne pouvons pas porter. Au même instant, le lieutenant Guillemain, aidé du sous-lieutenant De Quelen, commande une seconde attaque ; ils n'avaient plus une seule cartouche. Qu'importe, ils s'élancent à la baïonnette, semblables plutôt à des lions qu'à des hommes. Ils combattent avec un acharnement indescriptible, un courage et une force décuplés par la circonstance. Bien des garibaldiens ont déjà mordu la poussière ; quelques zouaves aussi sont tombés. S'emparer de la baïonnette d'une ville défendue par un si grand nombre d'hommes, c'était chose impossible, il eut fallu un miracle et cependant le lendemain nous étions maîtres de la ville. Cet acte d'héroïsme devait être payé bien cher. Le lieutenant Guillemain, à la tête de ses hommes, tomba bientôt lui-même ; les ennemis se jetèrent sur lui et mirent son corps en pièces ; le malheureux a été horriblement mutilé et est resté aux mains des ennemis ! Le sous-lieutenant De Quelen, neveu de l'ancien archevêque de Paris, ne tarda pas aussi à tomber. On le découvrit le lendemain dans le coin d'un bois où l'avaient entraînés les ennemis, complètement dépeuplé et respirant encore après 24 heures de souffrances. Il mourut le lendemain des suites de ses blessures à Monte-Rotondo. Le sergent-major prit alors le commandement de la compagnie et ordonna une retraite en bon ordre, dans laquelle on put transporter les blessés que l'ennemi n'avait pas emportés dans sa fuite. Nous eûmes 14 blessés qui sont rentrés à Rome le lendemain du combat et que le Pape a été visiter et décorer de sa propre main à l'hôpital. Or, nous comptons encore le nombre de morts ou de prisonniers, car on ne retrouve pas tous les corps.

Vendredi, 18 octobre, 3 h. soir.

J'apprends à l'instant que les lettres sont interceptées au Piémont, aussi j'abrège afin qu'il n'y ait pas de retard pour vous, car je compte avoir une occasion ce soir ou demain de l'envoyer par mer. Je n'ai rien qu'une lettre de Roubaix.

8 heures soir.

On parle d'une intervention de la France qui laisse six jours au Piémont pour se retirer. Je reçois à l'instant une lettre de mon cher Wyart qui me dit qu'il s'organise à quelques milles de nous, sous la protection piémontaise, des bandes garibaldiennes, et que l'assaut sera terrible. Il ajoute un peu plus loin : « Je ne dis pas nos faits et gestes... Le 5, à Bagnorea, c'était la quatrième fois que je me rencontrais avec l'ennemi. J'eus le bonheur de commander le feu. Dieu et la Sainte Vierge veillaient sur nous et nous protégèrent en toutes circonstances. Il nous accordèrent une victoire complète. Nous eûmes à Bagnorea 5 blessés seulement de notre côté, tous de ma compagnie, desquels Huycomp est mort ensuite comme un saint. Les Garibaldiens ont perdu au moins 200 hommes, entre prisonniers, blessés et morts. Quel beau combat, cher ami ! Le ciel, était obscurci par une pluie de balles comme je n'en ai pas vu à Castellardo. Les ennemis étaient terriblement nombreux et exercés ; mais c'était un samedi, la veille de la fête de St-Rosaire et l'anniversaire de la victoire de Lipoute. Marie, soutenait ses enfants ! »

Le lieutenant Burdot avec 25 hommes défendit la ville de Valentino contre plus de 200 Garibaldiens. Après plusieurs heures de combat, les ennemis se retirèrent laissant beaucoup de morts et de blessés. Alors le lieutenant fit une sortie avec ses zouaves et acheva de les mettre en pièces.

Menotti a renvoyé très-gentiment à notre colonel les effets du lieutenant Guillemain et lui a adressé en même temps, une lettre où il faisait le plus grand éloge des deux officiers tombés et des zouaves qu'il appelait des lions. Les secours accordés par le Piémont aux Garibaldiens sont tellement notoires que plus personne n'en doute ici. Nous avons en main les faits les plus convainquants et qu'il serait trop long d'énumérer. Le capitaine tué par Desclée à Subiaco est un ancien capitaine piémontais. Celui qui a été tué à Monte Libretti est un chef de bataillon piémontais.

Voici quelques traits du courage garibaldiens : Quand les zouaves attaquaient les Garibaldiens qui étaient à Subiaco, il se trouvait justement à l'évêché 4 Garibaldiens qui sommaient l'évêque de rendre la ville. Quand ils entendirent que les zouaves arrivaient, Desclée à leur tête, ils se jetèrent à genoux et demandèrent pardon (les lâches)... Pendant l'attaque, un seul caporal a fait prisonniers 4 Garibaldiens dans une boutique de la ville.

A Monte Libretti, les habitants ont dit eux-mêmes que si 5 zouaves seulement avaient franchi la porte la première fois, les 1,200 Garibaldiens se seraient rendus. Nous avons perdu 15 morts de cette affaire. Menotti se montre parfait pour les 6 prisonniers qu'il a ; il permit à un prêtre catholique d'aller les visiter et les confesser et il a même fait venir un médecin de Florence pour les faire soigner.

Dans notre prochain numéro nous publierons d'autres extraits des mêmes lettres.

Pour l'extrait : J. REBOUX.

Le colonel d'Argy, commandant la légion romaine, a écrit la lettre qui suit à M. le chargé d'affaires de France à Rome :

Rome, 19 octobre 1867.

Monsieur le chargé d'affaires.

J'ai l'honneur de vous adresser un journal de Florence du 17 octobre, la *Riforma*, qui m'accuse d'avoir donné l'ordre de faire fusiller les prisonniers garibaldiens.

Je proteste, de toute mon âme, contre une pareille infamie ; j'appartiens à la nation la plus valeureuse et en même temps la plus généreuse du monde, la France ! Je ne renierais pas quarante-cinq ans de service par une lâcheté.

La légion romaine, que j'ai l'honneur de commander, fait partie de l'armée de Saint-Père ; si j'avais donné un ordre cruel, le cœur de Pie IX l'aurait repoussé. Elle a fait à Villecarola 47 prisonniers, dont 6 officiers, parmi lesquels le fils de Nicolera, elle a contribué à la prise de 150 garibaldiens à Nerola ; qu'on leur demande si un seul d'entre eux s'est jamais plaint de ma troupe. Un de mes officiers les visite chaque jour ; tous sont satisfaits de leur régime et des procédés dont on use envers eux.

Voilà ma réponse, Monsieur le chargé d'affaires ; j'ose vous prier de la transmettre au gouvernement de mon pays, non que je craigne d'être mal jugé dans l'armée française, mais pour prouver aux journaux de Paris qui seraient descendus jusqu'à répéter les calomnies italiennes, qu'ils se sont faits l'écho d'un odieux mensonge.

Je suis avec respect, Monsieur le chargé d'affaires, etc.

Le commandant de la légion romaine,

Signé : D'Argy.

Tous les journaux révolutionnaires de Paris avaient répété cette calomnie ; aucun n'a reproduit la réponse du colonel d'Argy.

La Gazette du Midi rapporte le fait suivant :

Il s'est passé, hier, au fort Saint-André, une de ces scènes qui réclament une plume de génie ou un pinceau illustre.

Les prisonniers garibaldiens, qui s'y trouvent au nombre de plus de deux cents étaient tous réunis dans une salle basse du mausolée d'Adrien, lorsque la porte de leur prison s'est ouverte et qu'ils ont vu apparaître tout à coup un homme vêtu de blanc ; c'était le pape. Il est entré seul, tranquille rayonnant de sainteté et de majesté.

Il s'est arrêté au milieu d'eux et leur a dit : « Me voici, mes amis ; vous voyez devant vous le vampire de l'Italie dont parle votre général, Quoi ! vous avez tous saisi les armes pour courir contre moi, et vous ne trouvez qu'un pauvre vieillard !... Un profond silence régnait dans la salle ; tous les garibaldiens s'étaient instinctivement agenouillés ; Pie IX, ému et resplendissant, était debout, au milieu de ces révolutionnaires tombés à ses pieds et qui offraient une saisissante image de l'Italie repentie, de l'Italie de l'avenir.

Il s'est approché de plusieurs d'entre eux et leur a dit :

« Vous, mon ami, vous manquez de vêtements, vous de souliers, vous de linge ; eh bien ! ce sera ce pape, contre lequel vous marchiez tantôt, qui pensera à vous vêtir et à vous renvoyer à vos familles, auxquelles vous porterez sa bénédiction. Seulement, avant de partir, vous ferez, comme catholiques, une retraite spirituelle pour l'amour de moi. C'est le pape qui vous en prie. »

Les garibaldiens ont tous demandé à baiser ses pieds. Plusieurs d'entre eux sanglotaient. Le saint-père les a benis. — Lieutaud.

Nous lisons dans l'Univers :

« Un garibaldien s'était réfugié dans les lieux d'aisance ; un jeune zouave enfonce la porte et le garibaldien décharge sur lui son revolver, saute par la fenêtre et va tomber dans un vase plein d'eau, où l'on a retrouvé ce matin son cadavre. Le zouave n'était que légèrement atteint. Il y a 44 prisonniers. Sur ces 44, 39 s'étaient cachés dans les combles. Quand les soldats se sont présentés, ils étaient tous à genoux.

— Ayez pitié de nous ! — ne nous tuez pas ! — Pardon, pardon ! au nom de Pie IX.

« Au nom de Pie IX ! Cette invocation est allée au cœur des soldats catholiques. — Relevez-vous, misérables, et vivez, a dit un zouave.

« On nous a trompés indignement, on nous a enivrés. — On nous a dit, en nous envoyant à Rome, que la population serait avec nous. — On nous a dit que ce soir les bras de 5,000 Transévérins aideraient les nôtres, et que nous pillerions la ville de Rome.

« Ces 39 assassins ont été sauvés. « La magnanimité du soldat catholique est égale à son courage. »

#### LE CORPS EXPÉDITIONNAIRE.

On écrit de Toulon, le 30 octobre, au *Messenger du midi* :

Hier, après le départ du courrier, un train spécial chargé de matériel est entré en gare et la journée s'est terminée à onze heures du soir, par l'arrivée d'un convoi de troupes composé de 3 officiers, 416 hommes du 42<sup>e</sup> de ligne et 162 hommes du 87<sup>e</sup>.

Le 6<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied, arrivé à deux heures de l'après-midi, est allé camper sur les glacis de la Porte-Neuve, et le Champ de Mars est occupé par 308 chevaux, le matériel et le personnel de trois batteries d'artillerie.

Aujourd'hui, à huit heures du matin, le mouvement a recommencé avec la plus grande vigueur sur terre et sur mer.

La fregate à vapeur l'*Eldorado*, armée en trois jours, a embarqué son combustible dans la nuit afin de pouvoir partir ce soir pour Civita, en emportant le dernier escadron de chasseurs à cheval et 800 hommes, détachements isolés allant compléter les cadres des bataillons expéditionnaires.

Le *Limier*, aviso à vapeur à grande vitesse commandé par M. Bruat, capitaine de fregate, est arrivé directement de Cherbourg pour être attaché à l'escadre d'évolutions. Ce gracieux navire, ayant une machine de 230 chevaux, 136 hommes d'équipage et 6 canons, est incontestablement un des bâtiments les plus rapides de la flotte française.

Les armements sont, en même temps, poussés avec une telle ardeur, que les fregates cuirassées la *Gloire* et l'*Héroïne* pourront être mises en rade samedi prochain 2 novembre.

Tous ces armements précipités n'entraînent en aucune façon les travaux en voie d'exécution dans le port.

L'avis à vapeur le *Lincolin* qui devait être lancé des chantiers du Mourillon le 31 octobre, n'a pas été retardé d'une minute. Ce navire sera mis à l'eau demain jeudi, à 3 heures de l'après-midi.

Dans les mouvements militaires, il n'y a pas un seul instant de répit ; depuis huit heures du matin jusqu'à deux heures de l'après-midi, six trains de troupes et de matériel se sont suivis aujourd'hui à une heure d'intervalle l'un de l'autre.

Le 19<sup>e</sup>, venant de Sedan, et le 35<sup>e</sup>, venant de Mézières, sont arrivés dans la matinée et campent dans les terrains de l'agrandissement en attendant l'heure de l'embarquement.

Ces deux beaux régiments et le 6<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied, arrivé hier de Saint-Omer, forment la brigade de M. le général Raoul, première de la division Bataille.

On attend d'autres convois de troupes et un détachement de 250 matelots expédiés de Brest, qui arriveront demain par les voies rapides.

A dater de ce jour, les troupes de passage à Toulon recevront l'indemnité de rassemblement. Cette mesure était devenue impérieusement nécessaire à cause des prix exagérés des denrées alimentaires.

L'escadre cuirassée et la première flotte de transport sont attendues dans le courant de la nuit ou demain matin de retour de Civita. — Gras.

On lit dans le *Toulonnais* du 31 :

Le camp établi au Champ de Mars sur les terrains qui avoisinent la partie est de Toulon a repris, depuis hier, une nouvelle animation.

Pendant la nuit dernière et la journée de mercredi, il est arrivé deux batteries du 10<sup>e</sup> d'artillerie et deux batteries du 14<sup>e</sup>, le 19<sup>e</sup> de ligne, différents détachements qui doivent compléter l'effectif des régiments embarqués pour Civita-Vecchia et une portion du 12<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied.

Ce dernier corps de troupes venant d'Osone devait partir pour l'Algérie afin de rejoindre la partie active du bataillon ; mais d'après les ordres transmis à Toulon, le bataillon entier devra se tenir prêt à faire partie, s'il y a lieu, du corps expéditionnaire dirigé sur le territoire pontifical. — A. Eloy.

On lit dans la *Sentinelle toulonnaise* :

« Une batterie d'artillerie de marine et un fort bataillon du 4<sup>e</sup> régiment d'infanterie de marine ont été formés au port de Toulon et n'attendent plus qu'un ordre d'embarquement pour se rendre à Civita-Vecchia. — E. Demaux.

On lit dans le *Courrier de Lyon* :

« On nous annonce que, pendant les deux dernières nuits, deux trains chargés de troupes ont traversé notre ville par le chemin de fer.

« La compagnie du Lyon-Méditerranée tient prêt, dit-on, le matériel nécessaire pour le transport de plusieurs régiments de cavalerie, et un convoi doit se tenir sur la voie d'attente pour deux mille hommes d'infanterie.

« En cas de départ, il devrait être immédiatement remplacé par un autre, du même nombre de voitures.

« On assure que le 6<sup>e</sup> régiment de dragons, en garnison dans notre ville, aurait reçu l'ordre de se tenir prêt à partir.

« Nous donnons sous toutes réserves ces renseignements, dont nous ne garantissons pas l'exactitude, mais qui attestent les graves préoccupations par lesquelles l'opinion publique est assaillie en ce moment. » — A. Ponet.

On écrit de Valence au *Salut public* de Lyon :

« Hier, dans la nuit, un immense convoi chargé de canons et de munitions, venant de Grenoble et se dirigeant sur Toulon, a traversé notre ville. Quelques heures auparavant, un convoi de même importance et transportant dans la même direction un chargement identique, avait franchi notre gare. Il venait de l'Est. A deux heures du matin, l'ordre est arrivé à la subdivision de Valence de mettre sur pied de guerre la 2<sup>e</sup> batterie et de la diriger sur le champ sur Toulon. — A. Rigault.

On lit dans le *Journal du Cher* :

« Il passe depuis quelques jours à la gare de Bourges un grand nombre de militaires et de marins, se dirigeant sur Lyon. C'est pour cette destination que le 11<sup>e</sup> régiment de ligne a, dit-on, reçu l'ordre de se tenir prêt à partir. Quant aux deux batteries du 4<sup>e</sup> d'artillerie désignées pour faire partie du corps expéditionnaire, elles sont en ce moment détachées à Riom et à Billon ; seulement comme les cadres ne sont pas complets, on expédie de Bourges, pour les remplir, des hommes pris dans toutes les autres batteries. — G. Grandin.

On lit dans le *Moniteur de l'Armée* :

« La 1<sup>re</sup> division d'infanterie du 4<sup>e</sup> corps d'armée, qui a été désignée pour faire partie du corps expéditionnaire de Rome, est remplacée à Lyon par une nouvelle division commandée par M. le général de division de Castagny et par MM. les généraux de brigade Jolivet et Nicolas-Nicolas. »

On lit dans le *Journal de Nice* du 31 :

« L'avis à vapeur de l'*Etat*, l'*Actif*, est arrivé cette nuit, vers minuit, en rade de Villefranche, porteur de dépêches et venant de Civita-Vecchia, où le corps expéditionnaire a débarqué lundi matin. »

#### CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE

du *Journal de Roubaix*

Paris, 1<sup>er</sup> novembre.

Avant d'entamer toute discussion qui doit être soutenue loyalement de part et d'autre, le bon sens exige que les adversaires s'entendent sur la définition de la question à débattre et des termes dont ils se serviront. De même, il nous semble nécessaire de bien préciser le caractère de l'expédition française à son point de départ, pour pouvoir soutenir plus tard la discussion sur son développement et ses conséquences.

Or, il faut nous reporter aux débats engagés dans le Corps législatif et le Sénat pour apprécier la situation actuelle. Vous vous rappelez ce que répondirent les orateurs du gouvernement à cette question : « Si la convention n'était pas exécutée, que ferait la France ? » Tout est là. Vous n'avez pas oublié ce que fit répondre le gouvernement par ses éloquentes interprètes : « Le gouvernement réserve sa liberté d'action. » Et quand les défenseurs du pouvoir temporel insistent, demandaient ce que ferait la France si le pouvoir temporel de la Papauté était attaqué par ses ennemis du dedans au dehors ; il fut toujours répondu : « Nous réservons notre liberté d'action. »

Il résulte de ce fait que le gouvernement français eut alors la sage précaution de ne prendre aucun engagement ; il voulait rester jusqu'au dernier moment juge de ce qu'il aurait à faire si le traité conclu en septembre ne pouvait plus recevoir son exécution. Eh bien, par l'impuissance ou la complicité du cabinet de Florence, la convention s'est trouvée annulée ; la France reconquerrait donc sa liberté d'action ; elle n'était plus liée par aucun engagement.

Qu'on ne vienne pas dire : Nos troupes étaient à Rome avant la convention ; puis-je et retourner. C'est un raisonnement doublement faux. D'abord, la France n'était pas obligée avant 1864 de maintenir des troupes à Rome ; si elle le faisait, c'est qu'elle le voulait bien, et elle pouvait les retirer sans qu'aucune puissance eût le droit de contrôler et de blâmer sa conduite. En second lieu, il a été établi par le gouvernement lui-même qu'il redviendrait libre de ses mouvements, c'est-à-dire qu'il pourrait, selon qu'il le jugerait convenable, intervenir ou ne pas intervenir. Donc nos troupes ne vont pas à Rome pour

continuer simplement l'œuvre accomplie de 1849 à 1864.

La situation se trouvant ainsi dégagée, il nous devient plus facile d'apprécier la pensée qui a ordonné l'expédition. Selon les uns, nous allons à Rome pour rétablir le pouvoir temporel de la Papauté, au nom de tous les catholiques et notre devoir est de le réaffirmer pour une durée indéterminée ; selon les autres, nous allons seulement à Rome pour chasser les Garibaldiens et leur donner une si bonne leçon qu'ils ne soient plus tentés d'y revenir. Cette dernière hypothèse est puérile ; la première est démentie par les faits. Le gouvernement en effet a pris soin de préciser lui-même ce but de sa politique, et sa pensée se dégage très-claire des documents qu'il a publiés : il ne va pas en Italie pour faire la guerre aux Italiens, il y va pour s'opposer à une solution violente de la question romaine. Toutes les puissances ayant des sujets catholiques sont intéressées au sort de la Papauté ; elles doivent donc être consultées ; mais pour qu'elles puissent délibérer utilement ; pour que leur décision ait une sanction, il faut que la question reste entière, qu'une conférence ne se heurte pas à un fait accompli, il faut que Rome ne soit pas tombée au pouvoir des Garibaldiens. Par conséquent, l'expédition est une mesure conservatoire, ayant pour but de maintenir intacte la question romaine pour qu'un tribunal européen puisse la juger. Telle est, croyons-nous, d'après les pièces officielles que nous ne pouvons soupçonner de mauvaise foi, la pensée, qui a dicté la conduite du gouvernement impérial.

Il ne nous est pas possible de préjuger jusqu'à quel point la politique impériale pourra être contrariée par les événements et il ne faut pas nous hâter de prononcer sur ceux qui vont se suivre. L'armée italienne est entrée sur le territoire pontifical. C'est là l'usage qu'elle a cru devoir faire de sa liberté d'action ; elle agit sous sa responsabilité, la *Patrie* prend son tout à coup et dans un article intitulé : « Une déclaration de guerre » M. Dréolle s'écrie solennellement : « L'Italie avait à choisir entre la France et la révolution ; elle vient de se prononcer pour la révolution. » La *Patrie* n'a pas souvent le sens commun avec ses allures d'oracle, et le *Constitutionnel* vient lancer une douche d'eau froide sur son enthousiasme ; heureusement que M. Boniface corrigé M. Dréolle : La *Patrie* a voulu produire une regrettable sensation, elle assume une responsabilité, que le gouvernement n'entend partager à aucun degré, et rien n'autorise à croire que l'on a vu venir à de pareilles extrémités. Ainsi parle M. Boniface et il est évident que cette note a toute la valeur d'une communication officielle. C'est encore un camouflet que reçoit la *Patrie*. Et le *Constitutionnel* déclare qu'il est faux que MM. Moustier et Niel soient allés hier travailler à St-Claud. Il est vrai qu'il ne dément pas l'envoi d'une protestation de la France contre le mouvement de l'armée italienne.

Les divisions italiennes paraissent devoir occuper seulement quelques points de l'Etat pontifical : on ne croit pas à une lutte que Victor-Emmanuel a qualifiée de fratricide. Il n'y a donc pas à s'effrayer de prévisions sinistres que susciterait l'idée d'une guerre avec l'Italie. Pourtant il y a là un sujet de préoccupation et je dois vous citer ces lignes, pleines de réticences, qui terminent le bulletin du *Journal des Débats* : « Cette guerre désastreuse dont l'issue ne saurait être douteuse pour personne pourrait avoir des résultats indirects que les hommes sensés redoutent peut-être encore plus que ses conséquences immédiates et visibles pour tous. » Il y a là une allusion qui ne trompera personne. Tout ce que nous pouvons en dire c'est qu'il est démontré, et par les assertions de la *Gazette de la Croix* et par les renseignements de la *Correspondance Haas*, que la Prusse n'a voulu prendre jusqu'à présent aucune espèce d'engagement au sujet des affaires d'Italie.

Le *Moniteur* ne dit rien ce matin de l'intervention italienne ; il se borne à annoncer qu'à la date du 19, Garibaldi était à une étape de Rome et que la population de cette ville avait été heureuse d'apprendre l'arrivée de nos troupes à Civita-Vecchia.

Le *Morning-Post* se montre défavorable au projet du Congrès : nous devons bien nous attendre à voir nos bons amis d'outre-Manche contrariés tant qu'ils pourront les efforts de notre diplomatie.

Le général La Marmora ne viendra pas à Paris.

Les deux empereurs se rendent demain à Compiègne où aura lieu une chasse à tir. On dit que la Cour n'ira pas cet automne dans cette résidence ; la liste civile qui a beaucoup dépensé cet été pour les réceptions des souverains voudrait réaliser une économie. On ne peut l'en blâmer.

Les personnes arrêtées pour avoir crié : Vive Garibaldi ! lundi dernier, ont été interrogées par le juge d'instruction.

Le dernier numéro du *Nain jaune* a été soisi et doit être poursuivi pour un article de M. Ranc.

On s'occupe beaucoup dans le monde savant d'un scandale qui se produit au jardin des Plantes. M. Serres, professeur d'anatomie comparée au Muséum et d'histoire naturelle ne fera pas son cours cet hiver. On devait supposer qu'il serait remplacé par le docteur Georges Pouchet, chef des travaux anatomiques, qui s'a déjà suppléé avec une grande distinction, et auquel revient de droit l'honneur d'occuper sa chaire. Or, il paraît que M. Serres a désigné, pour le suppléer, et contrairement à l'usage, M. Gervais, professeur de physiologie à la Sorbonne.